

La vision jakobsienne : types de la traduction

Dans une étude publiée en 1959, Roman Jakobson distingue trois types de traduction: la traduction intralinguale, la traduction interlinguale et la traduction intersémiotique¹. La première « consiste en l'interprétation des signes linguistiques au moyen d'autres signes de la même langue »; il s'agit en fait de l'utilisation de synonymes et de paraphrases entre deux usagers de la même langue dans les cas où celui qui parle ou écrit craint d'être mal compris.

Jakobson donne comme exemples des mots ou des locutions isolés, mais le concept pourrait être considérablement élargi. Lorsqu'un orateur (un auteur) entend adresser le même message à des publics différents, il se servira de registres stylistiques variés; ce seront autant de paraphrases? d'un « original » virtuel, d'une « structure profonde ». En littérature, les Exercices de style de Raymond Queneau fournissent un bel exemple de telles traductions intralinguales. La question est de savoir s'il faut considérer chacun de ces « exercices » dans la perspective du producteur ou dans celle du récepteur, c'est-à-dire comme l'effet de la volonté d'un seul auteur de s'adresser à des lecteurs différents ou plutôt comme un grand nombre de discours émanant d'auteurs différents et qu'un seul lecteur rencontre au cours de son expérience des autres.

Si l'on adopte ce deuxième point de vue, celui du récepteur, le concept de traduction intralinguale peut être élargi encore davantage; certains genres littéraires thématiquement définis, comme le roman picaresque, pourraient être considérés comme un ensemble de paraphrases qui traduisent, à quelques nuances près, le même message-et certains genres dérivés, le burlesque par exemple, comme la paraphrase sur le registre « bas » d'un genre originel (l'épopée en l'occurrence) conçu dans un registre élevé ?. Finalement, même le phénomène de l'intertextualité, fort étudié et tout autant pratiqué de nos jours, relève de la traduction intralinguale: des fragments textuels qui « déménagent » pour fonctionner ensuite dans un autre contexte remplissent à une exception près toutes les conditions de la traduction proprement dite.

La traduction intersémiotique, la troisième forme distinguée par Jakobson, « consiste en l'interprétation des signes linguistiques au moyen de systèmes de signes non linguistiques ». Ici, Jakobson ne donne pas d'exemples, mais on peut penser à toutes les formes artistiques non verbales dont l'origine remonte à un texte: peinture, ballet, film, etc⁴. Au XVIII^e et XIX^e siècles, le terme « traduction » (ou son équivalent anglais « translation ») est souvent utilisé par rapport à la peinture: pour Delacroix, la gravure est une traduction de la peinture, et Gautier définit la peinture d'Ingres comme « une

traduction de la nature (...) mot à mot ». La gravure serait alors une traduction au second degré, une première traduction ayant dû avoir lieu d'un texte en un tableau. En revanche, la formule de Gautier s'inscrit dans un autre contexte, celui de la mimesis: imiter la nature, c'est la traduire, soit par le pinceau, soit par la plume. Là où la traduction interlinguale (ou traduction proprement dite) doit tenir compte des différences grammaticales et culturelles entre deux langues, la traduction intersémiotique doit tenir compte des différences entre les caractéristiques du texte et celles de l'autre médium. Ainsi, pour un film tiré d'un roman, les lois générales de la narratologie sont respectées dans les deux cas: développement vers un dénouement, avec ou sans flashback, rapports entre les personnages, etc., mais les choses se compliquent dès que le cinéaste aborde le problème de la description, description géographique des lieux, description psychologique des personnages (leur motivation). Les suppressions et les additions sont plus nombreuses et plus radicales que lorsque l'on traduit d'une langue à l'autre-c'est ce qui explique la déception de certains amateurs de romans dans les salles de cinéma

La traduction intersémiotique est uniquement l'affaire du créateur, du producteur; elle ne pose des problèmes qu'à lui: le résultat, « l'ouvre-cible », doit être tel que le récepteur l'accepte comme oeuvre d'art autonome qui ne nécessite pas la connaissance de l'oeuvre-source. En revanche, la traduction intralinguale concerne, nous l'avons vu, le créateur aussi bien que le public; elle suppose une situation orale implicite. L'auteur et son lecteur sont là pour s'expliquer ou, si nécessaire, pour changer de registre. La traduction interlinguale enfin, la traduction « proprement dite » dont il sera question désormais, ne saurait être traitée que dans le cadre d'une pragmatique: elle postule un vaste cadre de recherche qui implique deux contextes culturels différents, deux actants autour d'une seule oeuvre (l'auteur et le traducteur), mais un seul public, celui de la langue dans laquelle l'oeuvre a été traduite. Le traducteur intralingual découvre la paraphrase appropriée et peut immédiatement oublier la locution originelle. Le traducteur interlingual a une tâche bien plus difficile, surtout lorsqu'il s'agit d'oeuvres littéraires: il n'a pas le droit d'oublier ou de faire oublier le texte premier.

Références et commentaires

. Repris en français sous le titre « Aspects linguistiques de la traduction », in Essais de linguistique générale, Minuit, 1963, p. 78-86. L'idée de la traduction intralinguale se trouve déjà chez Schleiermacher.

2. La paraphrase joue bien entendu un rôle important dans la traduction interlinguale aussi.

6. On trouvera une analyse sémiotique (peirceienne) de la trichotomie de Jakobson chez Dinda L. Gorfée (Semiotics and the Problem of Translation, Alblasterdam, 1993, p. 151-163).
7. Voir Amparo Hurtado Albir (La Notion de fidélité en traduction, Paris, Didier érudition, 1990), qui cite entre autres Georges Mounin et Ortega y Gasset.